



**HAL**  
open science

## Ivan Šuvalov, promoteur de la culture et de l'alliance françaises en Russie sous le règne d'Elisabeth Ière

Antoine Nivière

### ► To cite this version:

Antoine Nivière. Ivan Šuvalov, promoteur de la culture et de l'alliance françaises en Russie sous le règne d'Elisabeth Ière. Colloque scientifique international “ Elisabeth Petrovna et la France ”, Université Paris-Sorbonne; Fondation Singer-Polignac, Dec 2009, Paris, France. hal-02399071

**HAL Id: hal-02399071**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02399071v1>**

Submitted on 8 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Ivan Šuvalov, promoteur de la culture et de l'alliance françaises en Russie  
sous le règne d'Elisabeth I<sup>ère</sup>**

(communication présentée au colloque « Elisabeth Petrovna et la France »,  
Université Paris-Sorbonne et Fondation Singer-Polignac, décembre 2009)<sup>1</sup>

Le règne d'Elizaveta Petrovna (Elisabeth I<sup>ère</sup> de Russie) a souvent été ignoré ou édulcoré, probablement parce qu'il souffre de l'ombre portée par le règne suivant, celui de Catherine II, cette princesse allemande, devenue impératrice de Russie, et qui avait tant de comptes à régler avec la fille de Pierre le Grand. Pourtant, nombre d'initiatives engagées avec l'accord d'Elizaveta, ou sous sa bienveillante protection, n'arriveront à maturité que sous le règne suivant, et là encore l'Histoire ne retiendra que les mérites de Catherine.<sup>2</sup> Celui qui associa son nom et son destin à Elizaveta Petrovna et à qui l'on doit les œuvres probablement les plus pérennes de ce règne, Ivan Ivanovič Šuvalov (1727-1797), fondateur de l'université de Moscou et de l'Académie des Beaux-Arts à Saint-Petersbourg, reste lui aussi relativement mal connu.<sup>3</sup> A l'époque soviétique, son rôle dans la création de ces deux institutions a été souvent minoré.<sup>4</sup> A l'étranger, l'influence de Šuvalov dans les questions politiques s'est même vue contestée. Limitant l'action d'Ivan Šuvalov au seul domaine culturel, certains en sont venus à affirmer qu'il n'avait eu ni responsabilité ni vision politiques.<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Texte présenté en français lors du colloque de la Sorbonne et publié ensuite dans une version russe, in: *Rossija v XVIII veke*, vol. IV : Ryčalovskij V., Lichtenan F.-D. et Evstratov A. (dir.), *Elizaveta, rossijskaja imperatrica meždju frankofonij i frankofilij*, Sankt-Petersburg, RAN, 2013, pp. 66-89.

<sup>2</sup> La biographie d'E.V. Anisimov (*Elizaveta Petrovna*, Moskva, Molodaja Gvardija, 1999, série « Žizn' zamečatel'nykh ljudej », 430 p.) ainsi que les monographies de J.F. Brennan (*Enlightened Despotism in Russia, The Reign of Elisabeth, 1741-1762*, New York, Peter Lang, 1987, American University Studies, série IX : History, vol. 14, 295 p.) et de K.A. Pisarenko (*Povsednevnaja žizn' russkogo dvorca v carstvanie Elizavety Petrovny*, Moskva, Molodaja Gvardija, 2003, serija « Povsednevnaja žizn' », 874 p.), tout comme les travaux de F.-D. Lichtenhan (*Elisabeth I<sup>ère</sup> de Russie*, Paris : Fayard, 2007, 526 p., et *La Russie entre en Europe. Elisabeth I<sup>ère</sup> et la Succession d'Autriche (1740-1750)*, Paris, CNRS Editions, 1997, 248 p.) sont venus récemment corriger cet état de fait.

<sup>3</sup> La seule monographie qui lui est consacrée reste celle de P.I. Bartenev, « I.I. Šuvalov », in: *Russkaja Beseda*, Moskva, 1857, n° 1, pp 1-80, tir. à part I.I. Šuvalov, Moskva, 1857, 80 p.; à compléter par « I.I. Šuvalov », in: *Russkij Biografičeskij Slovar'*. SPb., 1911, vol. « Šebanov-Šjutc », pp. 476-486.

<sup>4</sup> « Poussé dans l'ombre de la figure gigantesque de M.V. Lomonosov, il n'était généralement considéré que comme le tout puissant exécutant des idées du grand savant », écrit à son sujet S.V. Moiseeva (« I.I. Šuvalov i Akademija khudožestv konca 1750-1760 », *Kollekcionery i mecenaty v Sankt-Peterburge, 1703-1917*, tez. dokl. konf., Sankt-Peterburg, 1995, pp. 5-6). C'est le cas surtout pour la création de l'Université de Moscou (voir des exemples dans *Istorija Moskovskogo Universiteta*, Moskva, MGU, 1955, vol. 1, pp. 16-20) tandis que son importance pour l'Académie des Beaux-Arts était encore soulignée par S.P. Jaremič (« Russkaja akademičeskaja khudožestvennaja škola v XVIII veke », in: *Izvestija Gosudarstvennoj Akademii istorii materia'noj kul'tury*, Moskva-Leningrad, vol. 123, 1934, pp. 51-64).

<sup>5</sup> C'est le cas notamment de l'historien américain John Alexander, dans « Ivan Shuvalov and Russian Court Politics, 1749-1763 », *Literature, Lives and Legality in Catherine's Russia*. Nottingham, 1994, pp. 4-5.

Depuis une quinzaine d'années, on assiste néanmoins à une réhabilitation de son œuvre et de sa personne.<sup>6</sup>

Favori de l'impératrice Elizaveta, mécène et protecteur des Lumières, Ivan Šuvalov fut un grand francophile, entretenant des relations avec de nombreux Français, aussi bien en Russie qu'à l'étranger, à commencer par Voltaire qui, lors de la guerre de Sept ans, se fit son « secrétaire » – l'expression est du philosophe lui-même.<sup>7</sup> C'est en effet grâce Šuvalov que l'ermite de Ferney put enfin entreprendre la rédaction de son *Histoire de Pierre le Grand*, vouée à immortaliser la gloire du bâtisseur de l'Empire et, par ricochet, de son auguste fille.<sup>8</sup> Pourtant, souvent par la suite, les historiens français se montrèrent guère tendres à l'égard de celui qu'ils décrivent comme le « Pompadour russe ». Kazimierz Waliszewski, qui avait un net penchant pour Catherine II, dresse de lui un portrait peu flatteur, dénonçant un « enfant gâté du sort », un « grand-seigneur demi-barbare », dont le rôle historique « paraît supérieur à son mérite ».<sup>9</sup> L'historien franco-polonais poursuit sa description, en déniant à ce « représentant parfait du Russe cultivé de l'époque, dans ce que ce type avait d'inconsistant et d'incohérent » la moindre qualité d'homme d'Etat, « ni étoffe ni apparence, en dépit d'un effort progressivement développé pour faire illusion ».<sup>10</sup> Šuvalov trouve un peu plus d'indulgence chez Albert Vandal, le premier historiographe français d'Elizaveta Petrovna, qui voit en lui « l'image du Russe fraîchement civilisé », même si, selon Vandal, derrière une imitation outrancière des mœurs de l'Occident, ce cache une certaine duplicité : « Son cœur est moins français que ses manières, et les témoignages expansifs de son dévouement ne méritent pas

---

<sup>6</sup> Voir notamment les actes du colloque organisé à Saint-Petersbourg, en 1997, à l'occasion du bicentenaire de la mort d'Ivan Šuvalov, *Ivan Ivanovič Šuvalov : prosvetšennaja ličnost' v Rossijskoj istorii*, in: M.I. Mikeshin et T.V. Artemjeva (réd.), *Filosojskij vek*, vol. 8, Sankt-Peterburg, 1998, 358 p. ; I.I. Šuvalov, *ke 270-letiju so dnja roždenija*, Moskva, 1997, 236 p. ; voir aussi les publications d'E.V. Anisimov (« Ivan Ivanovič Šuvalov – dejatel' rossijskogo prosvetščenja », in: *Voprosy Istorii*, Moskva, 1985, n° 7, pp. 94-104), de D.N. Kostyšin sur l'histoire de l'Université de Moscou (*Istorija Moskovskogo Universiteta (vtoraja polovina XVIII-načalo XIX veka) : sbornik dokumentov 1754-1804*, Moskva, MGU - Akademija, 2006, vol. 1, 471 p.), et d'E.I. Kiričenko sur l'Académie des Beaux-Arts (« Mecénat. Predstatel' muz. I.I. Šuvalov v istorii rossijskoj kul'tury », I.V. Rjazancev (dir.), *Russkoe iskusstvo Novogo vremeni. Issledovanija i materialy. Sbornik statej*, vol. 9 : *Iz istorii Imperatorskoj Akademii Khudožestv*, Moskva, coll. « Pamjatniki istoričeskoj mysli », pp. 6-24).

<sup>7</sup> « Je ne serai, Monsieur, que votre secrétaire dans cette noble et grande entreprise », écrit Voltaire à Ivan Šuvalov, dans une lettre datée du 20 avril 1758, in: Th. Besterman et R. Pommeau (dir.), *Correspondance de Voltaire*, vol. 5, Paris, « La Pléiade », 1980, p. 124.

<sup>8</sup> Voltaire lui-même souhaitait, depuis longtemps, écrire une Histoire de Pierre le Grand, quand commande officielle lui fut adressée par Ivan Šuvalov, en 1757, afin de rehausser, sur la scène européenne, l'image de la Russie et de sa souveraine, en pleine guerre de Sept ans. Sur cette commande voir Lortholary A., *Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et la Russie. Le mirage russe en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1951, pp. 39-78 ; plus récemment, Raynaud J.-M., « Šuvalov et son secrétaire, Voltaire », in: *Filosojskij vek*, op. cit., pp. 215-219, et Kostyšin D.I., « B.M. Saltykov, I.I. Šuvalov i Vol'ter v rabote nad Istoriej Rossijskoj imperii pri Petre Velikom », in: Karp S. Ja. (dir.), *Russko-francuzskie kul'turnye svjazj v epokhu Prosvetščenja : materialy i issledovanija. Sbornik pamjati G.S. Kučerenko*. Serija « Istorija i pamjat' », Moskva, RGGU, 2001, pp. 100-131 voir aussi, l'introduction de Michel Mervaud, in: Voltaire, *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand ; Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, édition critique, introduction et notes par Michel et Christiane Mervaud, avec la collaboration d'Andrew Brown et Ulla Kolving, 2 vol., Oxford, Voltaire Foundation, 1999 (The Complete Works of Voltaire), vol. 46, pp. XXXI-699 ; t. 47, pp. 700-1338.

<sup>9</sup> Waliszewski K. *La dernière des Romanov*, Paris, Plon, 1902, p. 135.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 136.

une confiance sans réserve ».<sup>11</sup> L'origine de ces jugements sévères, et pour le moins injustes, doit être cherchée, pour une bonne part, dans l'opinion diffusée, comme nous le verrons, par les ambassadeurs de Louis XV en poste à la cour de Russie. Pourtant, selon les témoignages de ces diplomates, non seulement Šuvalov avait un programme précis et cohérent en matière de politique étrangère — même s'ils ne l'approuvaient pas —, mais il s'y tenait en dépit des pressions et des oppositions de ses interlocuteurs.

Nous nous intéresserons ici plus particulièrement aux relations d'Ivan Šuvalov avec la France, tant sur le plan culturel que diplomatique. Notre exposé s'articulera en deux parties, consacrées, en premier lieu, au promoteur de la culture française en Russie, en second, à l'artisan de l'alliance française.

## 1. Šuvalov, propagateur de la culture française

A la cour de Saint-Pétersbourg, Ivan Šuvalov occupait une position tout à fait singulière. Toujours en retrait, refusant les honneurs, « ennemi du faste et des grandeurs », pour reprendre sa propre définition<sup>12</sup>, il n'exerçait aucune fonction de premier plan, pas plus qu'il n'apparaissait dans les grades supérieurs de l'administration civile ou de l'armée.<sup>13</sup> Ses seuls titres officiels – et de pure forme – de chambellan (depuis 1751) et de général-lieutenant (à partir de 1757), auxquels s'ajoutaient ceux, plus précieux à ses yeux, de curateur de l'Université de Moscou et de président de l'Académie des Beaux-Arts, ne permettaient guère de le distinguer parmi les nombreuses personnalités de la cour de Russie, plus fortunées ou d'extraction plus ancienne. Issu d'une famille de la noblesse provinciale qui avait émergé sous le règne de Pierre le Grand, Ivan Šuvalov devait son ascension à l'influence de ses cousins germains, les comtes Aleksandr et Pjotr Šuvalov, deux protagonistes du coup d'Etat de novembre 1741.<sup>14</sup> Depuis, tous deux occupaient des postes clés dans l'appareil de l'Etat, l'un à la tête de la chancellerie secrète (police politique), l'autre aux commandes de l'industrie militaire et du commerce. Pour renforcer leur ascendant sur Elizaveta Petrovna et conforter leurs positions face aux camps rivaux à la cour (notamment celui dirigé par le chancelier Aleksej Bestužev, et un autre par le vice-chancelier Mikhail Voroncov), ils avaient

---

<sup>11</sup> Vandal A. *Louis XV et Elisabeth de Russie. Etude sur les relations de la France et de la Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les Archives du Ministère des Affaires étrangères*, Paris, Plon, 1882, pp. 287-288.

<sup>12</sup> Dans une lettre du 23 août 1757 à Mikhail Voroncov, in: Bartenev P.I. (dir.), *Arkhivy knjazej Voroncovykh*, Moskva, vol. 6, p. 288.

<sup>13</sup> Le secrétaire d'ambassade, Jean-Louis Favier écrit de Šuvalov à ce propos : « Il intervient dans toutes les affaires, même s'il n'a aucun titre ni poste, [...] bref, il a tous les avantages d'un ministre sans en être un actuellement » (Favje Ž.L. « Zapiski sekretarja francuzskogo posol'stva v Sankt-Peterburge », *Istoričeskij Vestnik*, 1887, vol. 29, p. 392).

<sup>14</sup> Voir Kurukin I. V., « Dvorcovyj perevorot 1741 g. Pričiny, “tekhnologija”, uroki », in *Otečestvennaja Istorija*, Moskva, 1997, n° 5, pp. 3-23.

favorisé l'ascension de leur jeune cousin, Ivan, qui était devenu, en septembre 1749, le favori en titre de l'impératrice.<sup>15</sup>

Il existait à la cour de Saint-Pétersbourg un puissant clan francophile qui avait à sa tête la souveraine en personne. On y trouvait, entre autres, le vice-chancelier Mikhaïl Voroncov, son frère Roman, père d'Aleksandr Voroncov et de la princesse Daškov, Ivan Černyšev, Kirill Razumovskij, mais surtout Ivan Šuvalov et ses cousins, Aleksandr et Pjotr. Catherine II rapporte dans ses Mémoires que « les Šuvalov, et en particulier Ivan Ivanovič, aiment à la folie la France et tout ce qui vient de là-bas ».<sup>16</sup> Ce rôle primordial d'Ivan Šuvalov dans cet engouement pour la culture française est confirmé par d'autres contemporains, comme l'ambassadeur britannique Williams, lequel écrivait à son ministère, à Londres, en 1756, que l'influence française allait grandissante à Saint-Pétersbourg : « Bestoujev m'a dit : "Notre malheur est que nous avons à présent un jeune favori qui sait parler français et qui aime les Français et leurs modes" ».<sup>17</sup>

Tous les contemporains d'Ivan Šuvalov se plaisaient à noter « [sa] manière purement française d'expression » – la formule est du diplomate Jean-Louis Favier<sup>18</sup> –, ce que corroborent nombre de correspondants et interlocuteurs de Šuvalov.<sup>19</sup> Ivan Ivanovič avait probablement appris le français dans son enfance, ce qui n'était pas encore si fréquent à l'époque, sous le règne de l'impératrice Anne, la diffusion de la langue française ne progressant réellement en Russie qu'après l'accession au trône de l'Impératrice Elizaveta.<sup>20</sup> On sait peu de chose sur sa formation. Selon certains témoignages, Šuvalov aurait reçu ses débuts d'instruction auprès d'un acteur français

---

<sup>15</sup> Selon le témoignage de Catherine II, la faveur d'Ivan Šuvalov, qui jusqu'à présent servait comme kamer-page à la cour, commença au printemps 1749 (*Zapiski imperatricy Ekateriny II*, Sankt-Peterburg, éd. Suvorin, 1907, rééd. Moskva, Orbita, 1989, p. 149) et fut publiquement révélée lorsque ce dernier fut promu kamer-junker, le 5 septembre de la même année, jour de la fête onomastique de l'impératrice Elizaveta (*Kamer-Furjerskij Žurnal za 1749 g.*, Sankt-Peterburg, p. 174 ; voir aussi Golicyn F.N., « Žizn' ober-kamergera I.I. Šuvalova », in: *Moskvijanin*, Moskva, 1853, vol. 2, p. 88 ; et Vasil'čikov A.A. (dir.), *Semesjstvo Razumovskičeb*, Sankt-Peterburg, 1881, vol. 1, p. 111), cf. aussi le décret de promotion au rang de kamer-junker (RGADA, f. 286, 1749, d. 439, l. 303) ainsi que les décrets d'attribution de la pension de service correspondante (RGIA, f. 466, op. 1 (36/1629), 1749, d. 80, l. 21). Deux ans plus tard, le 1<sup>er</sup> août 1751, Ivan Šuvalov se vit nommé chambellan (RGADA, f. 286, d. 439, l. 303 ; *Kamer-Furjerskij Žurnal za 1751 g.*, Sankt-Peterburg, p. 74 ; *Sankt-Peterburgskie Vedomosti*, Sankt-Peterburg, 1751, n° 62, p. 494). Cet état de montée en puissance du nouveau favori se trouve rapportée de la sorte par un diplomate français : « 1750-1753. Ce fut dans ces années que la fortune d'Ivan Ivanovitch est parvenue au point où elle est Il fut fait en peu de temps de page de la chambre à général, homme de la chambre, chevalier de Sainte-Anne, chambellan » (« Extrait du journal du sieur Morambert. 1741-1756 », AAE, série Mémoires et documents, Russie, vol. I, f. 194 v.).

<sup>16</sup> Catherine II, *op. cit.*, p. 392

<sup>17</sup> Lettre de Williams au ministre lord Holderness, en date du 9 juillet 1756, citée dans *La cour de la Russie il y a cent ans (1725-1783)*, Berlin 1858, p. 144.

<sup>18</sup> Favje, *op. cit.*, p. 392.

<sup>19</sup> Sur les correspondants français d'Ivan Šuvalov, voir Nivière A., « Ivan Ivanovič Šuvalov i ego francuzskie korrespondenty », in *Filosofskij vek*, *op. cit.*, pp. 177-187.

<sup>20</sup> Cf. Rjéoutski V., « La langue française en Russie au siècle des Lumières : éléments pour une histoire sociale », *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières*, Actes du Séminaire international des jeunes dix-huitiémistes (2004), études réunies par U. Haskins-Gonthier et A. Sandrier, Paris, Honorée Champion, 2007, p. 101-126.

installé en Russie, probablement à Moscou ; selon d'autres sources, il aurait étudié, de 1737 à 1743, au collège de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg.<sup>21</sup> Un « Ivan Šuvalov » figure sur les listes des élèves de cet établissement avec la mention : « Parle bien le français et connaît l'allemand ».<sup>22</sup>

L'attachement de Šuvalov pour la France ne se limitait pas à la maîtrise de la langue. Šuvalov était un admirateur de la culture française, une culture qu'il avait découverte d'abord dans les livres. En effet, très tôt, il s'était révélé être un passionné de lecture « Je le trouvais toujours dans l'antichambre, un livre à la main », se souvient dans ses mémoires Catherine II auprès de qui Šuvalov avait commencé sa carrière à la cour de Russie comme tout jeune page.<sup>23</sup> Nous savons, par d'autres sources, que Šuvalov possédait une abondante bibliothèque qu'il enrichissait sans cesse par de nouveaux ouvrages qu'il faisait venir lui-même de Paris,<sup>24</sup> le commerce du livre français en Russie n'en étant encore alors qu'à ses balbutiements.<sup>25</sup> C'est ainsi qu'en septembre 1761, il passa commande auprès de Voltaire de deux cents exemplaires de la nouvelle édition des œuvres de Corneille pour les bibliothèques de l'impératrice, de la grande-duchesse Catherine et de divers grands seigneurs.<sup>26</sup> Cette passion de Šuvalov pour les livres était connue à l'étranger. Par exemple, quand il s'est agi de le récompenser pour sa contribution au rapprochement entre les cours de Versailles et de Pétersbourg, les ministres du roi lui firent livrer l'intégral du précieux recueil des estampes du cabinet de Louis XIV et tout un « choix des livres que l'on jugera pouvoir le plus flatter le goût de monsieur le comte de Schwalow [sic] », comme l'écrivait Antoine-Louis Rouillé, secrétaire aux Affaires étrangères, dans une lettre au comte de Saint-Florentin, ministre de la maison royale.<sup>27</sup>

---

<sup>21</sup> cf. Bartenev P.I., « I.I. Šuvalov », *Russkaja Beseda*, M., 1857, vol. 1, p. 5 ; « I.I. Šuvalov », *Russkij biografičeskij slovar'. op. cit.*, p. 477.

<sup>22</sup> Šuvalov I.I., « Pis'ma », in: *Bibliografičeskie zapiski*, Moskva, 1861, vol. 3, N° 12, col. 354.

<sup>23</sup> Catherine II, *op. cit.*, p. 109.

<sup>24</sup> cf. Daškova E.R., *Literaturnye sočinenija*, Moskva, 1990, p. 34 ; voir aussi le témoignage d'Aleksandr Voroncov : « J'allais aussi souvent chez M. le chambellan Chouvaloff, favori de l'impératrice, lequel, lié avec ma famille, me faisait bon accueil, et comme il avait une très belle bibliothèque, ce qui alors n'était pas commun en Russie, il me prêtait des livres » (Notice autobiographique du comte Aleksandr Voroncov », in: Bartenev P.I. (dir.), *Arkhiv knjažej Voroncovykh*, vol. 5, M., 1872, p. 29).

<sup>25</sup> cf. Rjéoutski V., « La librairie française en émigration : le cas de la Russie (2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle-début du XIX<sup>e</sup> siècle) », actes du colloque « Gens du livre » organisé sous la dir. de Frédéric Barbier, par l'ENSSIB, à Lyon, en 2005, consultée en ligne <http://www.enssib.fr/>

<sup>26</sup> cf. la lettre de Šuvalov à Mme Denis, publiée in Besterman Th. (ed.) *Voltaire's correspondance*, Genève-Oxford, 1953-1965. D 9253) et la réponse de Mme Denis qui montre que c'est à Šuvalov qu'appartient l'initiative de l'achat de la bibliothèque de Voltaire par Catherine II (Ljublinskij V.S., *Pis'ma k Vol'teru*, Leningrad, 1970, pp. 159-160).

<sup>27</sup> « Vous avez entendu, Monsieur, dans le conseil le rapport que j'y ai eu l'honneur de faire à sa majesté de l'article de la lettre de monsieur le chevalier Douglas où il marque le désir que monsieur le comte de Schwalow aurait d'obtenir le recueil des estampes du cabinet du roi et des livres de l'imprimerie royale. Monsieur le comte de Schwalow est, monsieur, protecteur de l'académie de Moscou et de plus se distingue par son amour pour les lettres et pour les beaux-arts. Le roi consentant à lui faire se présent, je vous prie, monsieur, de prendre des ordres de sa majesté pour qu'on fasse relier ce recueil d'estampe en maroquin d'une manière qui réponde à la magnificence et pour le choix des livres que l'on jugera pouvoir le plus flatter le goût de monsieur le comte de Schwalow pour les sujets dont ils traitent ou pour leur exécution. Je suis... » (Lettre d'Antoine-Louis Rouillé au comte de Saint-Florentin, datée de Versailles le 21 février 1757, AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 52, ff. 152 et v.).

L'inventaire complet de la bibliothèque d'Ivan Šuvalov n'est pas connu, mais de nombreux volumes provenant de sa collection sont aujourd'hui encore conservés à la bibliothèque de l'Académie des Beaux-Arts à Saint-Pétersbourg à laquelle il en fit don en 1760. Ce fonds d'ouvrages précieux, joliment reliés, la plupart en français, traduit les goûts éclectiques de son premier propriétaire, avec des livres ayant trait à l'histoire universelle, l'Antiquité, l'architecture et la sculpture, mais aussi les sciences, la mécanique, l'agronomie..., bref tout ce qui constituait la bibliothèque d'un honnête homme du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>28</sup> Toutefois, on sait, par d'autres sources, notamment le témoignage des enfants de Roman Voroncov, que parmi ces livres se distinguaient plus particulièrement les œuvres des philosophes français des Lumières, notamment Voltaire, dont Šuvalov était un lecteur assidu et avec lequel il entretenait une correspondance suivie, bien avant Catherine II.

Alors qu'au début des années 1750 certains grands seigneurs russes commençaient à visiter la France, Ivan Šuvalov se trouvait privé de la possibilité de faire lui aussi son « grand tour », ses obligations le retenant en Russie. Cependant, à la même époque, s'était déjà constituée à Saint-Pétersbourg une petite communauté française, dont les membres, d'une manière ou d'une autre, gravitaient autour du jeune favori. Tout ce que la capitale russe comptait comme résidents ou voyageurs français avait les honneurs de son hôtel particulier, comme le rapporte dans ses mémoires Jean-Louis Favier : « Etant généreux et prodigue, il a comblé de ses bienfaits de nombreux français qui ont trouvé refuge en Russie ».<sup>29</sup> Vladislav Rjeoutski a dressé la liste des membres, attestés ou présumés, de cet « important réseau francophone » formé autour Šuvalov. Outre les représentants de la cour de Versailles en poste à Saint-Pétersbourg à partir de 1756, on y trouve les écrivains Mainvillier, de Monbron et Desessart, le grammairien Charpentier, précepteur dans la famille Voroncov, le médecin Poissonnier, venu soigner l'impératrice, le maître doreur François Leprince et son frère, le dessinateur et graveur, Jean-Baptiste Leprince. Une place à part revient aux professeurs venus à l'invitation de Šuvalov, pour enseigner, à partir de 1757, à l'Académie des Beaux-Arts : les peintres Lagrenée l'Aîné, Le Lorrain et de Velly, le sculpteur Gillet, l'architecte Vallin de La Motte.<sup>30</sup> Cette liste des contacts français d'Ivan Šuvalov demanderait à être complétée par les noms, moins connus, du joaillier Posier, du miniaturiste Jean de Somsois, de

---

<sup>28</sup> cf. Odar-Bojarskaja K. et Obradovič A.K., *Knigi iz kolekcii I.I. Šuvalova*, Sankt-Peterburg, 1994, 14 p. ; voir aussi Obradovič A.K., « Sobranie knig I.I. Šuvalova v Naučnoj biblioteke Rossijskoj Akademii khudožestv v XVIII veke », in: *Filosofskij vek*, vol. 8, *op. cit.*, pp. 204-210.

<sup>29</sup> Favje, *op. cit.*, p. 392.

<sup>30</sup> Rjeoutski V., « La langue française en Russie... », *op. cit.*, p. 11 ; voir aussi la liste exhaustive des Français installés à l'époque à Saint-Pétersbourg et aujourd'hui consultable chez A. Mézin et V. Rjeoutski (dir.), *Les Français en Russie au siècle des Lumières. Dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul I<sup>er</sup>*, Paris, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 2011, 2 vol.

l'architecte Jacques-Christophe Valois, du graveur Dassier, des lissiers Jean-Baptiste Rondet, Christian Argan et Esprit Serre, eux aussi conviés par le favori à mettre leurs talents au service de la cour de Russie et de ses grandes familles. Bien entendu, comme tous les grands seigneurs russes, Šuvalov avait des Français à son service, parmi le personnel de sa maisonnée. C'est ce que rapporte une dépêche d'un diplomate français à Varsovie : « Une personne qui arrive de Pétersbourg m'a appris que [...] monsieur Schuwalow jouissait de toute la faveur, qu'il y avait plusieurs Français dans sa maison, qu'il s'était attaché en particulier un baron de Lucie dont le vrai nom est Tschudi ». <sup>31</sup> Ce Tschudy, originaire de Lorraine, était le secrétaire particulier du chambellan. <sup>32</sup> Ancien conseiller au Parlement de Metz, publiciste libertin et franc-maçon notoire, il avait dû se réfugier en Russie à cause de problème avec la censure romaine. Il avait d'abord travaillé comme précepteur dans la famille Stroganov, à Moscou, puis, selon certains témoignages aujourd'hui contestés, <sup>33</sup> il avait rejoint la troupe des comédiens français à Pétersbourg. Là, sa connaissance des langues étrangères et sa plume facile lui avaient valu d'être engagé par Ivan Šuvalov, dont il avait gagné l'estime et la confiance. <sup>34</sup> Il assurait aussi, grâce à la protection de son maître, l'édition d'une revue française *Le Caméléon Littéraire*, la première revue éditée en français en Russie. Enfin, à l'occasion, Tschudy était chargé des missions de recrutement en France pour le compte de Šuvalov. Ainsi, dans la deuxième moitié de l'année 1756, il est signalé à Paris en train de débaucher des artisans spécialisés, ce qui n'était pas bien vu par les autorités françaises : « Il a été violemment soupçonné d'avoir fait passer à Pétersbourg des fabricants et ouvriers français de toute espèce », peut-on lire sur une fiche du service de surveillance des étrangers. <sup>35</sup> Plus tard, dans son désir de recruter les meilleurs représentants du moment de la culture française, Šuvalov conçut même l'idée de faire venir à Saint-Pétersbourg les célèbres comédiens Lekain et la Clairon, mais ce projet se heurta au refus

<sup>31</sup> Lettre de l'ambassadeur de France à Varsovie, M. Durand, au ministre Antoine-Louis Rouillé, en date du le 26 juillet 1755, in AAE, Correspondance politique, sous-série Pologne, vol. 249, 1755-1756, ff. 132 et v.

<sup>32</sup> voir Popova M.N., « Teodor Genrikh Čudi i osnovannyj im v 1755 godu Žurnal *Le caméléon littéraire* », in: *Izvestija Akademii Nauk SSSR, Otdelenie Gumanitarnikh nauk, Moskva-Leningrad, 1929*, pp. 29-30 ; plus récemment, Ržeuckij V., « V teni Šuvalova. Francuzskij kul'turnyj posrednik v Rossii baron de Čudi », in: *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, Moskva, 2010, n° 5, pp. 91-124.

<sup>33</sup> Vladislav Rjéoutski avance quelques arguments pour démontrer que cet engagement dans la troupe de comédiens serait une légende (cf. « V teni Šuvalova... », *op. cit.*, pp. 91-124).

<sup>34</sup> M. Durand, qui, à défaut de représentant officiel de Louis XV en Russie, suivait depuis Varsovie les affaires de la cour de Saint-Pétersbourg, décrit la fulgurante ascension de l'aventurier lorrain en ces termes : « Les bontés de Monsieur Schouvalow l'ont tiré de cette profession [de comédien]. [...] Les seigneurs russes se sont empressés aussitôt de lui faire accueil et les plus ardents à s'emparer des aveux qui conduisent à la faveur viennent attendre chez lui le moment de se faire voir à monsieur de Schwalow. Celui-ci, étant presque continuellement dans l'intérieur du palais, laisse à Monsieur de Tschoudi le soin de faire les honneurs de sa maison. [...] Son sort ne lui a point ôté la démangeaison d'écrire et il donne au public une feuille périodique qu'il débite à ceux qui cherchent à s'insinuer dans les bonnes grâces de son protecteur » (*ibid.*, ff. 132 et v.). En signe de reconnaissance pour son protecteur, Tschudi fit paraître à Amsterdam, en 1754, un recueil littéraire intitulé *Le philosophe au parnasse français ou le moraliste enjoué*. L'ouvrage, rédigé en collaboration avec un autre aventurier et écrivain français, le chevalier de Mainvilliers, engagé par Šuvalov pour enseigner les sciences politiques à l'université de Moscou, était dédié au « come Ivan Ivanitche Chevaloff » (sic !).

<sup>35</sup> Note du comte d'Argenson sur une fiche de renseignement dans le dossier de Tschudi à la Bastille (Bibliothèque de l' Arsenal, Bastille, Ms 11 945, f. 214).

catégorique des ministres de Louis XV, soucieux de ne pas priver le public parisien de ses acteurs préférés.<sup>36</sup>

Homme de culture, tenant salon, Šuvalov poussait son engouement pour le mode de vie à la française jusqu'au mimétisme, reflétant fidèlement l'évolution des dernières modes parisiennes, y compris dans leurs aspects les plus futiles. Il passait commande directement aux maîtres artisans à Paris ou auprès de ceux qu'il avait fait venir à Saint-Pétersbourg. Son hôtel particulier donnant sur la perspective Nevsky était meublé et décoré dans le goût français : meubles en marqueterie et miroirs achetées à Paris, tapisseries fabriquées dans les manufactures impériales par des lissiers venus des Gobelins, toiles de maîtres commandités à des artistes français ou chez les antiquaires romains.<sup>37</sup> Le rétablissement des relations diplomatiques entre la France et la Russie permit de faciliter l'achat, souvent à prix d'or, et l'acheminement d'objets précieux et de parures raffinées. La correspondance de chambellan et de ses proches, entre 1756 et 1761, montre comment les canaux officiels étaient mis à profit pour faire commander mobilier, costumes et équipages, suivant les dernières tendances parisiennes. Ainsi, par exemple, en juillet 1756, le vice-chancelier Mikhail Voroncov écrit au chargé d'affaires russe auprès de la cour de Versailles, Fedor Bekhteev, pour lui demander de prendre contact avec le négociant parisien Mailly que « son excellence Ivan Ivanovič a l'intention d'employer comme commissionnaire et par le biais duquel il commandera tout ce qui est nécessaire pour l'université et pour lui personnellement »,<sup>38</sup> tandis qu'en octobre de la même

---

<sup>36</sup> « [...] Monsieur le chambellan de Schwalow et monsieur de Schernicheff, son bras droit, ont mis dans la tête de l'impératrice de faire venir pour quelques mois deux ou trois de nos meilleurs comédiens, surtout Lekain, mademoiselle Clairon et quelques autres. Ils m'en ont aussi parlé tous deux. J'ai tâché de le leur prouver l'impossibilité d'un pareil dessein. Monsieur le vice-chancelier m'a dit qu'il éludait de m'en parler et me donner une note à ce sujet ; mais, qu'en effet le chambellan et le comte de Schernicheff avaient parlé si souvent à l'impératrice du mérite de ces auteurs qu'elle désirait beaucoup les voir à sa cour et il m'a prié de vous en prévenir. Je continuerais à dire que le Roi ne peut pas donner la permission à ses comédiens de partir, attendu qu'ils sont aussi au public et que c'est là l'article presque impossible à traiter peut-être ne m'en parlerait-on plus à présent que j'ai fait sentir au chambellan tous les obstacles qui se rencontreraient dans l'exécution d'une pareille idée indépendamment même de la grande dépense que causeraient à S.M.I. ces acteurs pour les frais de voyage, leur déplacement et leur retour. [...] J'ai cru de mon devoir de vous rendre compte du désir de S.M.I. qui aime de préférence à tout autre spectacle la comédie française et qui m'a fait l'honneur de me le dire. [...], monsieur Schouwaloff et monsieur de Schernicheff ont imaginé de demander Lekain et la Clairon, mais je leur ai bien expliqué que je n'avais entendu que de leur facilité les moyens de trouver de meilleurs comédiens que ceux qui composent ici la comédie française » (dépêche du marquis de L'Hospital, datée du 13 mai 1758, AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 56, f. 230-232). Sur cet épisode, voir Vandal A., *op. cit.*, pp. 332-333, et Vsevolodskij-Gengross V.N., *Teatr v Rossii pri Elisavete Petrovne*, Sankt-peterburg, Giperion, 2003, pp. 151-152.

<sup>37</sup> La remise en service de la manufacture de tapisserie de Saint-Pétersbourg, à partir de 1753, est largement due à l'impulsion donnée par Ivan qui fit venir de Paris M. Serre pour diriger les travaux de basse lisse (Malinovskij K., *op. cit.*, p. 291). L'une des premières œuvres sorties des métiers à tisser de M. Rondet – il s'agissait d'une copie d'un tableau de l'école française représentant Cupidon – était accrochée, selon le témoignage de Stählin, dans l'antichambre du grand salon de l'hôtel particulier d'Ivan (*ibid.*, p. 278).

<sup>38</sup> cf. lettre de M.L. Voroncov à F.D. Bekhteev, datée du 13/24 juillet 1756, in: Bartenev P.I. (dir.), *Arkhivny knjazej Voroncovykh*, vol. XXXIII, M., 1887, p. 122.

année, Fedor Bekhteev informe Voroncov qu'il a acheté pour le compte d'I.I. Šuvalov un cabriolet de la maison Mailly dont le prix initial de 3 000 écus est passé à 5 000 à la livraison.<sup>39</sup>

C'est, sans aucun doute, cette inclinaison qui a assuré à Ivan Šuvalov sa réputation de « grand seigneur demi barbare, représentant parfait du Russe cultivé de l'époque, dans ce que ce type avait d'inconsistant et d'incohérent », pour reprendre le jugement de l'historien franco-polonais Waliszewski et nombre de ses contemporains le tenait, déjà de son temps, pour largement responsable de la gallomanie qui devint l'un des travers d'une partie de la noblesse russe dans la 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et, par réaction, la cible des grands satiristes russes de l'époque. Toutefois, il convient de nuancer cette constatation et d'en chercher l'explication.

Lorsqu'Ivan Šuvalov, poussé par ses ambitieux cousins, gagna la faveur de la tsarine, au début des années 1750, il avait alors vingt-deux ans, la souveraine déjà quarante. Il est évident que cette liaison qui allait durer jusqu'à la mort d'Elizaveta, soit près de douze années, avait d'autres ressorts que la passion, à un moment où les premières flétrissures du temps commençaient à emporter la beauté et la gaieté de l'impératrice. Les liens qui unissaient Elizaveta au jeune chambellan ne peuvent s'expliquer par une idylle romantique, comme celle qui avait précédemment unie la tsarine à Aleksej Razumovskij. Ce n'est certainement pas non plus l'engouement de Šuvalov pour les livres et les sciences qui explique sa faveur auprès de l'impératrice, car Elizaveta leur préférait les spectacles, bals et mascarades. Comment alors expliquer le succès et la longévité de cette liaison, si ce n'est par un penchant commun pour un certain art de vivre à la française, avec tout ce qu'il pouvait avoir parfois de léger et de superficiel. Le ton à la cour de Russie était à la profusion baroque et aux plaisirs de la vie. Šuvalov, qui partageait avec l'impératrice le goût des parures, était aux yeux de ses contemporains la plus parfaite incarnation de ces aristocrates gallomanes appelés « petits-mâîtres ». Attaché aux modes éphémères et aux plaisirs futiles, aimant les manières et le paraître, ce dandy avant l'heure se laissait vivre avec une indéniable indolence, qui s'accordait bien avec la coquetterie et la nonchalance de la souveraine, sa maîtresse. Il était aussi l'un des rares à savoir la divertir, le seul aussi à pouvoir lui présenter les affaires de l'Etat qu'elle refusait de traiter avec ses ministres, tant ces derniers l'ennuyaient. Plus que la passion, c'est cette connivence qui lui assurait un libre accès et une influence sans limites auprès de la souveraine, une influence utilisée pour faire avancer, le plus souvent, de nobles projets.

Notons encore que l'une de ces premières satires contre les petits-mâîtres gallomanes, une œuvre qui date de 1753, visait directement Šuvalov. L'auteur de cette critique féroce, Ivan Elagin,

---

<sup>39</sup> cf. lettre de F.D. Bekhteev à M.L. Voroncov, datée du 6 octobre 1756, in: Bartenev P.I. (dir.), *Arkhivny knjazej Voroncovykh*, vol. VI, Moskva, 1873, p. 215.

un écrivain proche de la grande-duchesse Catherine, tournait publiquement en dérision les penchants du jeune favori, son goût des parures et son imitation des mœurs étrangères.<sup>40</sup> Mais ce qui est, peut-être, le plus intéressant encore à remarquer, c'est que le puissant favori se contenta de faire répondre à cette attaque personnelle par une parodie en vers rédigée par Nikolaj Popovskij, un professeur de l'Université de Moscou,<sup>41</sup> sans tenir plus rigueur à Ivan Elagin pour cet affront, pas plus qu'il ne fit reproche à son protégé et mentor, Mikhaïl Lomonosov, d'avoir décliné ses sollicitations et refusé de prendre la plume pour le défendre.<sup>42</sup> Que de chemin parcouru, si nous comparons avec le règne d'Anna Ioannovna, quand son ministre Artemij Volynskij faisait donner la bastonnade à Vasilij Tredjakovskij, coupable de l'avoir pris pour cible dans l'un de ses poèmes. Ce n'est ni plus ni moins que la liberté de parole qui se trouvait ainsi illustrée pour la toute première fois en Russie par ce disciple des Lumières qu'était Ivan Šuvalov.

## 2. Šuvalov, promoteur de l'alliance française

Dans la dépêche, déjà citée, de l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg, ce dernier souligne que, dans le prolongement naturel de ses goûts français, le « jeune favori [...] veut voir une grande ambassade française venir dans cette cour ».<sup>43</sup> Il est certain que la présence d'un francophile convaincu dans les allées du pouvoir à Saint-Pétersbourg ne pouvait qu'inquiéter le cabinet britannique, alors que s'opérait un complet renversement des alliances en Europe, prélude à la guerre de Sept ans. L'existence du nouveau favori, décrit comme « fort assidu auprès de l'impératrice et qui prend crédit ; [qui] aime la France [et] est fort opposé au chancelier Bestoujew »,<sup>44</sup> avait été révélée aux diplomates français, seulement durant l'année 1753-1754, grâce aux informations obtenues auprès d'un négociant originaire de Rouen, mais installé en Russie depuis une génération et bien introduit à la cour russe.<sup>45</sup> Selon ce négociant, nommé Michel, l'impératrice était « portée par son goût propre pour la France, pour ses façons et ses modes », en

<sup>40</sup> Adressée à Aleksandr Sumarokov, l'« Èpistola k g. Sumarokovu » est aussi connue sous le titre « Satira na petimetra i koketok », cf. Stepanov V.P., « Elagin I.P. », in: *Slovar' russkikh pisatelej XVIII veka*, vol. 1 (A-I), Leningrad, Nauka, 1988, p. 305.

<sup>41</sup> N. N. Popovskij, « Vozraženie, ili Prevraščennyj petimetr », in: *Russkaja literaturnaja parodija*, coll. « Biblioteka poëta », Leningrad, 1960, p. 684.

<sup>42</sup> M. Lomonosov, « Otmščat' zavistniku menja vooružajut », in: *Izbrannye proizvedenija*, coll. « Biblioteka poëta », Leningrad, 1965, p. 276.

<sup>43</sup> *La cour de la Russie...*, op. cit., p. 144.

<sup>44</sup> Dépêche de l'ambassadeur de France à Hambourg, M. Champeaux, datée du 6 septembre 1753, in AAE, Correspondance politique, sous-série Russie supplément, vol. 7, ff. 235 v-236.

<sup>45</sup> Fils d'un négociant français de Rouen, qui s'était installé à Saint-Pétersbourg sous le règne de Pierre I<sup>er</sup>, Jean Michel était lui aussi négociant et servait à approvisionner « en galanteries » l'impératrice Elizaveta, Ivan Šuvalov, Mikhaïl Voroncov ainsi que la grande-duchesse Catherine, à laquelle il lui arrivait également de prêter de l'argent. Il servit d'intermédiaire entre les cours de Russie et de France en 1755-1756, lors des négociations visant à rétablir les relations diplomatiques entre les deux pays, et reçut en récompense de ses services une pension de Louis XV. Il fut par la suite élevé au rang de valais de la cour par l'impératrice Catherine II (cf. son dossier de service, AAE, Personnel, série 1, ff. 1-9).

dépit de l'hostilité entretenue à l'égard de Versailles par le chancelier Bestužev, mais dont la perte d'influence était proportionnelle à la montée en puissance d'Ivan Šuvalov.<sup>46</sup> Fort de ces assurances, le prince de Conti qui dirigeait la diplomatie secrète de Louis XV avait dépêché à Saint-Pétersbourg, à l'automne 1755, un émissaire informel, le chevalier Douglas. Sous couvert d'effectuer un voyage d'agrément, Douglas devait s'assurer de la situation sur place auprès du vice-chancelier Mikhail Voroncov, réputé francophile, et proposer d'éventuelles ouvertures.<sup>47</sup> Hormis Voroncov, seul Ivan Šuvalov fut mis au courant des tractations engagées, dans le plus grand secret, entre Louis XV et l'impératrice Elizaveta.<sup>48</sup>

Un événement imprévu, l'arrestation à Riga, en février 1756, d'un agent français, Joseph Meyssonier, appelé encore chevalier de Valcroissant, à qui l'ambassadeur de Versailles en Pologne avait confié une opération de renseignement sur les préparatifs militaires de la Russie, et, en guise de rétorsion, l'emprisonnement de Théodore-Henri Tschudy à la Bastille faillirent faire capoter le rapprochement entre les deux pays. Victimes de la diplomatie secrète si prisée au XVIII<sup>e</sup> siècle, devenus tour à tour des obstacles, puis des gages de sincérité, sur le chemin menant à la réconciliation entre la France et la Russie, les deux aventuriers furent finalement sortis de prison et échangés, suivant un procédé qui n'est pas sans préfigurer quelques-uns des épisodes les plus fameux de la guerre froide. Cette opération, menée non sans la contribution étroite d'Ivan Šuvalov, qui entreprit des démarches tant par la voie privée que par le canal diplomatique, fut interprétée à l'époque comme un signe fort, témoignant du retour d'un climat de confiance entre les deux cours.<sup>49</sup> Au-delà de son caractère anecdotique, mais néanmoins caractéristique quant aux procédés diplomatiques de l'époque (pratique d'une double diplomatie parfois contradictoire, l'une officielle, l'autre secrète), cet épisode révèle la part primordiale qui revient à Ivan Šuvalov dans le rapprochement franco-russe. L'arrivée d'un ambassadeur français à Saint-Pétersbourg au

---

<sup>46</sup> *ibidem*.

<sup>47</sup> Sur la mission du chevalier Douglas, voir Antoine M. et Ozanam D., « Le secret du roi et la Russie jusqu'à la mort de la tsarine Elizaveta en 1762 », in: *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, Paris, années 1954-1955, pp. 69-93 ; sur les relations entre les cours de Louis XV et d'Elizaveta Petrovna, voir aussi Jay Oliva, *Misalliance. A Study of French Policy in Russia during the Seven Year's War*, New York, New York University Press, 1974, 390 p., et aussi Liechtenhan F.-D., *op. cit.*, 526 p.

<sup>48</sup> C'est en tout cas ce qu'il ressort des mémoires du neveu du vice-chancelier, le comte Alexandre Voroncov, lequel affirme qu'« il n'y eut que le chambellan Šuvalov, favori de l'impératrice, qui eut connaissance de cette négociation et monsieur Alsoufiew, membre du Collège des Affaires étrangères, qui fut employé pour les écritures qu'il y avait à y faire » (cf. « Notice autobiographique du comte Aleksandr Voroncov », in: Bartenev P.I. (dir.), *Arkhivny knjazej Voroncovykh*, vol. 5, Moskva, 1872, p. 27).

<sup>49</sup> Les fonds d'archives du Quai d'Orsay, de la BNF, ainsi que du RGADA (les Archives des actes anciens de l'Etat russe, à Moscou) conservent une vaste documentation sur cette affaire, notamment la correspondance qu'Ivan Šuvalov échangea avec le secrétaire aux Affaires étrangères de Louis XV, Antoine-Louis Rouillé, qu'il nous a été donné de publier, il y a quelques années, cf. Nivière A., « L'affaire Tschudi. Un épisode méconnu dans les relations entre la France et la Russie au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle » (texte et documents), in: *Slovo*, revue du Centre d'études russes, eurasiennes et sibériennes de l'INALCO, vol. 24/25, Paris, 2002, pp. 297-396.

printemps 1757, en la personne du marquis de L'Hôpital, bientôt secondé, puis remplacé, par le baron de Breteuil, concrétisa le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays, étape indispensable à la constitution de la coalition austro-franco-russe qui allait s'opposer à l'alliance anglo-prussienne lors de la guerre de Sept ans.

Paradoxalement, alors que tout aurait dû les rapprocher du Russe francophile, les diplomates chargés de rouvrir la représentation française à Saint-Petersbourg donnent de Šuvalov, dans leurs rapports à leur ministre de tutelle, une image plutôt contrastée, voire franchement négative, lui préférant le vice-chancelier Mikhaïl Voroncov qu'ils estimaient plus ouvert à leurs visées et plus fidèle (il faut dire que ce dernier touchait de Versailles une substantielle rente annuelle).<sup>50</sup> Le marquis de L'Hôpital jugeait le favori « timide et pusillanime », dépourvu de tout sens « pour les affaires d'Etat » : « M. le chambellan Schowalow donne dans le bel esprit et dans l'établissement des académies », ajoutait-il non sans mépris.<sup>51</sup> Son successeur, le baron de Breteuil, reprenait sur le même ton : « Le désir le plus vif de ce favori est de vouloir passer pour le mécène de la Russie et d'acquérir en Europe la réputation d'homme d'esprit ». <sup>52</sup> Breteuil, qui n'aimait pas les Russes en général, reconnaissait toutefois un mérite à Šuvalov la probité – ce qui était fort rare à la cour d'Elizaveta –, <sup>53</sup> tout en proposant de le séduire par quelques marques d'honneur : « Le chambellan Schwalow n'est pas susceptible d'être tenté par l'argent, mais on pourrait le gagner un peu en flattant son amour-propre, [...] en l'admettant dans nos académies, nous satisferions cette vanité et il y serait très sensible ». <sup>54</sup> D'ailleurs, lorsqu'il fut question, côté français, de récompenser Ivan Šuvalov pour la part active qu'il avait prise dans le rétablissement des relations entre les deux pays,

---

<sup>50</sup> « La somme que monsieur de Woronzow doit au roi est considérable. Je la crois de 250 mille livres, nous ne nous attendons pas, comme vous pouvez l'imaginer, à la voir acquise. Mais il faut que vous tâchiez de tirer de cette libéralité le meilleur parti qu'il sera possible », écrivait, dans une dépêche chiffrée du 6 octobre 1760, le comte de Choiseul au baron de Breteuil (AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 63, ff. 263 v.).

<sup>51</sup> Lettre du marquis de L'Hôpital à M. de Bernis. SPb. 1.11.1757, cité chez Rambaud A. (dir.), *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Russie*. Paris, 1890, vol. 2 (1749-1789), p. 67.

<sup>52</sup> « Réponse au mémoire d'instruction de Breteuil sur les différentes personnes de la cour de Russie, envoyée au baron de Breteuil le 31 janvier et joint à la dépêche n° 4 – joint à la dépêche n° 69, du 11 mars 1761 », AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 66, f. 294.

<sup>53</sup> Ce n'est certainement pas faute d'avoir essayé, mais l'ambassadeur britannique Williams était lui aussi arrivé à la conclusion qu'Ivan Suvalov n'était pas un Bestužev ou un Voroncov, lesquels étaient souvent prêts à se vendre au ministre étranger le plus offrant afin de couvrir les énormes dépenses exigées par un train de vie somptuaire. Pourtant, tout comme eux, Suvalov jouissait d'une immense fortune et menait grand train, mais dans une cour où, de l'avis des résidents étrangers, « tout s'achète », il avait le mérite d'être incorruptible : « L'argent ne peut rien sur lui », finit par concéder Williams, cité par K. Walizewski (*op. cit.*, p. 137). Selon des informations recueillies par le négociant français Gambets auprès d'un officier russe et transmises à l'ambassadeur de Versailles à Varsovie, M. Durand : « Cet ambassadeur [Williams] avait cherché par des présents considérables à gagner messieurs de Schuwaloow qui les avaient refusés en disant qu'il ne voulait pas que l'on puisse leur reprocher que par avidité ils avaient engagé l'impératrice dans une guerre onéreuse » (dépêche chiffrée de Durand à Rouillé, du 15 avril 1756, AAE, Correspondance politique, sous-série Pologne, vol. 246, f. 508).

<sup>54</sup> *Ibid.* Une solution immédiatement rejeté par le ministre Choiseul : « Si nous admettions le chambellan dans quelque-une de nos académies, il en deviendrait plus vain et n'en serait pas mieux intentionné » (lettre de Choiseul à Breteuil, datée du 18 mars 1761, AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 66, f. 317 et v.).

le chambellan refusa toute gratification, à l'exception de la série de livres et recueils d'estampes mentionnée précédemment, un cadeau suggéré pour lui aux ministres de Louis XV par Mikhail Voroncov.<sup>55</sup> Qui plus est, Ivan Šuvalov reçut ce présent à contrecœur, en faisant valoir à Voroncov que pareille gratification ne manquerait pas d'alimenter les critiques de la part des adversaires de l'alliance française : « J'ai été étonné par le désir qu'a sa majesté [Louis XV] de m'accorder en marque de sa gratitude quelques estampes. Autant ce geste est pour moi agréable, autant il offre à mes ennemis une raison de médire, en affirmant que je suis vendu aux Français, et ainsi de transformer en mal et en préjudice ce que j'ai fait par devoir et par le zèle de bonne intention ».<sup>56</sup>

Avec le temps, Breteuil, bien plus fin politique que son prédécesseur, commença à se rendre compte que Šuvalov n'était pas le petit-maître francophile si décrié, mais qu'il avait des idées et des convictions et que ces dernières le plus souvent qui ne correspondaient pas aux visées de Versailles. Derrière sa « politesse ordinaire et son air de confiance »<sup>57</sup>, il voulait voir un être « arrogant »,<sup>58</sup> « un homme terrible dans le détail, que rien n'arrache à son opinion »<sup>59</sup>, et qui « [disserte] beaucoup sur les intérêts et la grandeur des empires, qu'il examine toujours sur l'échelle des cartes de la Russie, que sa vanité lui ferait encore étendre, s'il était possible ».<sup>60</sup> « On a pu se tromper un moment sur son goût par l'accueil qu'il a semblé faire aux personnes qu'on lui a dit qui avaient de l'esprit, ou à nos artistes, mais ces démonstrations sont de pure vanité ».<sup>61</sup> Fort de ce constat, le secrétaire aux Affaires étrangères, le comte de Choiseul tira un trait sur le soutien que Šuvalov pouvait apporter à la politique française : « Il nous semble que l'on ne peut compter sur ce favori, mais nous avons du moins un avantage, c'est que nos ennemis ne tireront pas parti plus avantageux que nous de sa faveur »,<sup>62</sup> ce que Louis XV traduisait à sa façon : « Je suis fâché que M. Schwalow ait été mis dans le secret, puisqu'il ne nous aime pas ».<sup>63</sup> Bien plus lucide, si ce n'est même plus perspicace, le secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg, Jean-Louis Favier, notait que la passion de Šuvalov pour la France, « qu'elle soit sincère ou non, cela n'a pas d'importance, n'influence en aucune sorte

---

<sup>55</sup> cf. Bartenev P.I. (dir.), *Arkhivy knjazej Voroncovykh*, vol. II, Moskva, 1871, p. 239 et vol. XXXIII, M., 1887, p. 201.

<sup>56</sup> cf. « Pis'ma i zapiski I.I. Šuvalova k M.L. Voroncovu (1754-1766) », in: Bartenev P.I. (dir.), *Arkhivy knjazej Voroncovykh*, vol. VI, Moskva, 1873, p. 297.

<sup>57</sup> AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 65, ff. 23 v.-24 v.

<sup>58</sup> AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 63, ff. 229-230 v.

<sup>59</sup> Dépêche chiffrée à Choiseul, du 16 février 1762. AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 66, f. 211 et v.

<sup>60</sup> Dans une dépêche chiffrée, en date du 2 août 1760, le baron Breteuil rapporte à Choiseul un entretien avec Ivan Šuvalov (cf. AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 63, ff. 75-82).

<sup>61</sup> Cf. dépêche chiffrée de Breteuil à Choiseul, en date du 5 septembre 1760, AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 63, f. 145-147 v.

<sup>62</sup> AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 63, ff. 263 et v.

<sup>63</sup> dans une lettre de Louis XV à Jean-Pierre Tercier, le premier commis aux Affaires étrangères, en date du 11 octobre 1760, citée par Boutaric M.E., *Correspondance secrète inédite de Louis XV sur sa politique étrangère avec le comte de Broglie, Tercier, etc. et autres documents relatifs au ministère secret*, Paris, 1866, vol. 1, p. 272.

l'action politique du chambellan ». <sup>64</sup> En effet, si durant la guerre de Sept ans Voltaire pouvait se vanter d'être devenu Russe – « Vous m'avez fait Russe », <sup>65</sup> écrivait-il au commanditaire de l'*Histoire de Pierre le Grand*, en août 1760 –, Ivan Šuvalov lui, tout francophile qu'il fût, n'avait pas oublié de demeurer russe. D'où le désarroi des diplomates français en poste à Saint-Petersbourg lesquels, ne parvenant pas attirer le favori dans leur camp, le classaient systématiquement parmi leurs adversaires, alors qu'Ivan Šuvalov n'avait qu'un seul parti, celui de la Russie. <sup>66</sup>

Pour comprendre la déception des diplomates français à l'égard de Šuvalov, il convient de rappeler, dans leurs grandes lignes, les projets du favori en matière de politique étrangère. Les documents reflétant ses idées dans ce domaine sont rares. En fait, à notre connaissance, seul un texte a été publié (par l'historien russe, Pjotr Bartenev, en 1867) : il s'agit d'une instruction, adressée au commandement militaire russe, dans laquelle le favori insiste sur la nécessité absolue d'amoindrir la Prusse de Frédéric II, en qui il voyait un facteur de trouble permanent et de déstabilisation au cœur même de l'Europe. <sup>67</sup> Toutefois, afin de mieux apprécier les objectifs de Šuvalov, ce document doit être complété par la relation d'entretiens qu'eut avec lui sur ces mêmes sujets l'ambassadeur de France, Breteuil, en 1760. <sup>68</sup> La position défendue par Šuvalov a été retranscrite par Breteuil dans une dépêche à son ministre de tutelle, le comte de Choiseul. D'une part, le chambellan exhortait la France à consolider son alliance avec la Russie, décrite comme la puissance montante dans l'Europe du Nord-Est, au lieu de s'accrocher à ses alliances traditionnelles avec les royaumes de la Baltique, Pologne et Suède, qui n'étaient plus dorénavant que l'ombre d'eux-mêmes. D'autre part, alors que la France, exsangue, cherchait une sortie générale du conflit sans annexions, Šuvalov réaffirmait à Breteuil sa ferme volonté de poursuivre la guerre jusqu'au démantèlement de la Prusse, avec comme but avoué, non pas une expansion de la Russie en Allemagne, comme l'ont souvent affirmé les historiens russes, <sup>69</sup> mais un échange de territoires entre la Russie et la Pologne. En occupant la Prusse orientale, puis en l'échangeant à la Pologne contre l'Ukraine occidentale et l'actuelle Biélorussie, Šuvalov entendait faire d'une pierre deux coups : affaiblir la Prusse et régler le

---

<sup>64</sup> Favje, *op. cit.*, p. 392.

<sup>65</sup> Lettre de Voltaire à Ivan Šuvalov, datée du 2 août 1760, in Th. Besterman (dir.), *Voltaire's correspondance*. Genève-Oxford, 1953-1965, D. 9110 ; voir aussi, Th. Besterman et R. Pommeau (dir.), *Correspondance de Voltaire, op. cit.*, vol. 5, p. 1033.

<sup>66</sup> « Le chambellan m'a toujours bien traité et je le crois bien intentionné pour nous. Je suis en même temps persuadé qu'il ménage également l'Angleterre », notait le marquis de L'Hospital, ce qui à ses yeux équivalait à une véritable trahison, la peur de l'Angleterre étant à l'époque telle à Versailles que tous ceux qui étaient avec Londres étaient immédiatement considérés comme des ennemis (« Mémoire sur les ministres à la cour de Russie », daté du 13 décembre 1759, AAE, Correspondance politique, sous-série Russie supplément, vol. 7, ff. 376-378), tandis que le baron de Breteuil écrivait : « Ce favori n'aime pas davantage les Autrichiens » (Dépêche chiffrée de Breteuil à Choiseul du 5 septembre 1760, AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 63, f. 145-147 v).

<sup>67</sup> Bartenev P.I. (dir.), « Bumagi I. I. Suvalova », *Russkij Arkhiv*, 1867, n° 1, col. 68.

<sup>68</sup> Dépêche chiffrée de Breteuil à Choiseul, datée du 2 août 1760 (AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 63, ff. 75-82).

<sup>69</sup> Anisimov E.V., *op. cit.*, p. 341-342.

contentieux frontalier qui opposaient la Russie et la Pologne depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Selon Breteuil, ce plan fut adopté, le 2/13 février 1761, par la conférence ministérielle, à laquelle participait dorénavant Suvalov.<sup>70</sup> Il va sans dire que le plan d'Ivan Šuvalov, eût-il été réalisé, aurait, sans aucun doute, modifié la face de l'Histoire en Europe centrale et orientale dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir même au-delà.

Ce qui est certain en tout cas, c'est que, durant toute la guerre de Sept ans, Ivan Šuvalov, en dépit des attermolements des alliés de la Russie, garda son projet constamment en vue et que ses objectifs allaient résolument à l'encontre des alliances traditionnelles de la France. De fait, la coalition austro-franco-russe était trop hétéroclite, les liens trop frais, les intérêts trop divergents, pour résister à un conflit qui s'étiolait. La disparition de l'impératrice Elizaveta, en janvier 1762, et les changements radicaux successifs apportés dans la politique russe par Pierre III, puis Catherine II, donnèrent à Ivan Šuvalov la possibilité d'accomplir enfin son rêve : « Il se lamente de sa situation qui le prive de voyager, il regrette surtout de n'avoir jamais séjourné à Paris et, plus encore que le chancelier [Mikhail Voroncov], il envie la liberté et le doux climat de la France », notait déjà à son sujet, en 1761, le Français Jean-Louis Favier.<sup>71</sup> Après la mort d'Elizabeth, tombé en disgrâce, l'ancien favori cessa de jouer tout rôle politique majeur,<sup>72</sup> et il se vit contraint par la nouvelle impératrice, en 1763, à prendre la route de l'exil à l'étranger.<sup>73</sup> Après avoir vécu pendant douze ans comme un Français en Russie, Ivan Šuvalov allait devoir vivre quatorze années durant comme un Russe en France, et accessoirement aussi en Italie, jusqu'à son retour définitif dans son pays en 1777 seulement.

Antoine Nivière  
Université de Lorraine  
CERCLE EA 4372

---

<sup>70</sup> En réponse à un mémorandum de Louis XV présentant ses ouvertures en vue d'accéder à la paix, la conférence ministérielle fit répondre officiellement que la Russie demanderait la Prusse orientale comme indemnité pour sa participation à la guerre aux côtés de la France et de l'Autriche, tout en se déclarant prête à rétrocéder ce territoire à la Pologne en échange de l'Ukraine (cf. dépêche du baron de Breteuil, datée du 13 février 1761, in AAE, Correspondance politique, sous-série Russie, vol. 66, f. 166-167).

<sup>71</sup> Favje Zh. L., *op. cit.*, p. 392.

<sup>72</sup> cf. Nivière A., « Ekaterina II i Ivan Ivanovič Suvalov », *Filosofskij vek*, vol. 8, *op. cit.*, pp. 162-176.

<sup>73</sup> Sur les raisons du séjour d'Ivan Suvalov à l'étranger, de 1763 à 1777, voir Nivière A., « Ivan Ivanovič Suvalov i ego francuskie korrespondenty », in *Filosofskij vek*, vol. 8, *op. cit.*, pp. 177-187.